

MORALE SPIRITE

(Suite et fin)

VI

Puisque le spiritisme est l'arme destinée à abattre le vice et l'erreur, de quelque côté qu'ils se trouvent, il est à souhaiter que les hommes qui président directement ou indirectement au gouvernement du peuple, l'étudient et en fassent leur règle de conduite.

Si, contrairement à nos vœux, ils continuent à le repousser de parti pris, par intérêt ou égoïsme, il arrivera un moment, peut être bien proche, où le peuple souverain brisant ses entraves morales, comme il le fit jadis en écrasant l'oppression matérielle, rejettera pacifiquement, philosophiquement tout ce qui ne serait plus en harmonie avec les lois de la conscience et de la raison, ou qui tenterait encore d'y mettre obstacle. Lorsque nous disons *philosophiquement*, ne riez pas Messieurs les savants et les philosophes. Nous ne voulons pas empiéter sur votre domaine... pour le moment, mais nous voulons que vous sachiez que les Esprits célestes donnent l'intelligence et la parole, qui persuade, qui détruit et qui réédifie aux plus ignorants, s'ils ont pour but le bien de l'humanité, c'est-à-dire la Charité complète et bien entendue.

C'est peut-être là encore une preuve de la sollicitude du Père que vous niez et que d'autres appelleront miracles... où interventions diaboliques....!

On cherche, on s'égare, on s'abîme pour trouver une solution morale au mal qui envahit l'Europe, le monde entier ! et l'on se bouche les oreilles ou l'on crie haro ! quand quelqu'un bien inspiré, avoue timidement que le remède est auprès du mal ; mais vos malédictions et vos rires grotesques qui trompent les ignorants d'aujourd'hui ne tromperont plus ceux de demain, car nous démasquerons le mobile qui vous pousse, riche, puissant ou orgueilleux, à éloigner du pauvre, du faible et de l'humble, la doctrine régénératrice qui leur fait connaître leurs droits et leurs devoirs, comme elle le fera pour vous quand vous serez forcés de l'entendre ! Vos obstacles ne retarderont point l'heure de la délivrance morale de l'humanité car, au jour marqué par la Providence, des légions d'Esprits animeront des légions

d'hommes simples et ignorants, comme il y a dix-huit cents ans, pour regagner le temps que votre égoïsme aura fait perdre ! alors vous regretterez votre aveuglement et votre insouciance à l'égard de vos vrais intérêts et de ceux de vos frères.

Nous savons bien que nos exhortations n'auront pas le privilège de dérider vos fronts, ni même de nous attirer un sourire de dédain ! aussi sommes-nous disposés à nous passer de ces faveurs, trop payés déjà par le bonheur de pouvoir éclairer nos frères ignorants en attendant que d'autres plus instruits que nous, viennent continuer la tâche glorieuse pour laquelle nous prenons l'engagement de nous dévouer toujours !

VII

Depuis que le Spiritisme commence à se répandre dans les masses et à se faire apprécier comme la doctrine moralisante par excellence, nous voyons ses ennemis faire silence espérant, sans doute, l'empêcher de se propager mieux qu'ils ne l'ont fait en le condamnant comme une pratique superstitieuse, digne tout au plus des bonnes femmes du vieux temps. Cette nouvelle ruse de guerre aura pour effet, nous l'espérons fermement, de nous permettre d'arriver tout droit au cœur du peuple, sans craindre qu'on ait excité sa défiance ou mis sa pusillanimité en éveil ; nous pourrons lui donner l'occasion d'exercer son bon sens et de développer ses vertus en lui fournissant un guide simple, intelligent et généreux, qui ne lui manquera jamais s'il sait se rendre digne de ses conseils, enfin nous aurons le bonheur de faire entendre la vérité aux malheureux qui vivent sous la domination de l'obscurantisme et du fanatisme, ce qui permettra aux plus ignorants de se faire des convictions sincères et fermes qu'ils affirmeront au grand jour dans les circonstances solennelles où la destinée d'une nation dépend de leur jugement ! Voilà où conduira la morale spirite pratiquée selon les enseignements de l'initiateur Allan-Kardec, et rien ne pourra l'empêcher d'envahir les lieux les mieux gardés par l'intérêt et l'égoïsme lorsque l'heure de la réforme morale aura sonné, car les Esprits eux-mêmes la proclameront s'il le faut !

En attendant, préparons-nous au combat, formons des adeptes, organisons des sociétés, prêtons, répandons des livres, affirmons notre croyance au grand jour, plaignons ceux qui ne peuvent encore nous comprendre, prions pour ceux qui essaient de nous faire du mal, enfin, prêchons surtout d'exemple par la vertu, la modération et la tolérance, et nous aurons l'insigne honneur d'avoir été des premiers *ouvriers de la moisson*.

Que Dieu daigne nous accorder toujours l'assistance de ses Bons Esprits et, avec des cœurs pour aimer fraternellement l'humanité à l'exemple de notre maître Jésus, nous pourrons marcher victorieusement à la conquête du bonheur et de la Paix universelle !

LE MÉDECIN SPIRITE

CHAPITRE XI

Insanité mentale

La folie. — Le bien est la vraie boussole. — Les prétendus sages et les prétendus fous. — Certaines causes d'insanité mentale. — Moyens curatifs moraux. — Esprits malfaisants. — La liberté perdue. — Action sur l'Esprit malfaisant. — Apostolat de l'homme de la science. — Son avenir inévitable. — Où sont les fous ? — La rénovation par le Spiritisme. — La bonne foi. — L'aveugle intéressé.

L'insanité mentale, quand elle n'a pas pour résultat des dangers inévitables et prochains, est pour ainsi dire insaisissable. Quand on a mis à part les cas assez rares du reste où le malade peut mettre en péril ceux qui l'entourent et lui-même, les innombrables affections que l'on traite sous la dénomination générale d'insanité mentale sont presque toutes plus ou moins du domaine de la fantaisie. Quel est celui qui peut se flatter d'être absolument sain d'esprit ? Quel est celui qui par quelques points ne touche pas à la déraison ? Quelques-uns ont prétendu que la folie est la maladie universelle, et jusqu'à un certain point ils ont eu raison. La folie la plus dangereuse n'est pas celle qui d'ordinaire conduit dans les maisons de santé. Tel glorieux conquérant est plus entaché de périlleuse folie que tous les pensionnaires ensemble de tous les asiles d'aliénés (1).

Quand on entre dans ce triste sujet, il semble que la raison s'égare, qu'on perd pied et qu'on va à la dérive. Cependant il est une boussole qui ne trompe pas. Qu'est-ce que la folie ? C'est un égarement passager ou permanent de l'Esprit. Qui est juge de cet égarement ? Des hommes égarés eux-mêmes, car nul n'a le droit de se dire absolument dans le bon chemin. On n'est pas assez clairvoyant pour préciser l'endroit fixe où il passe. D'ailleurs il change avec le temps, les progrès accomplis, les variations de l'opinion. Ce qui fut hier le bon chemin est aujourd'hui la mauvaise route et réciproquement. Le changement est de l'essence de toute chose imparfaite, l'essentiel est qu'il se produise dans le bien ou en vue du bien. Le bien, voilà la boussole. On ne saurait être atteint d'insanité mentale quand on se dirige vers le bien, on peut s'égarer en route mais on est sûr d'arriver si on en a réellement la volonté. On peut varier sur les moyens à employer, on est d'accord sur le but. La folie consiste alors à s'entraver mutuellement au lieu de se soutenir les uns les autres dans la marche.

Lorsqu'on parle de bien, on sent qu'il ne peut pas être question d'un bien partiel et de convention, encore moins d'un bien individuel.

(1) Ceci était écrit avant la guerre de 1870.

Le bien dont il s'agit est l'amélioration morale et le bien-être matériel des habitants de la terre. Il a passé un temps où une pareille préoccupation hautement avouée aurait conduit le malencontreux rêveur droit à Charenton, et il n'est pas bien certain qu'aujourd'hui même elle ne soit pas par quelques-uns taxée de folie. Il est des gens pour lesquels les progrès accomplis ne sont rien en ce qui concerne l'avenir. Ils voient partout la fin, le *nec plus ultra*; ils disent orgueilleusement: jamais on n'ira plus loin. Pour beaucoup ce sont là les sages, tandis que ceux qui ne voient dans le progrès présent que la pierre d'attente du progrès à venir sont fous. Si chacun se laissait aller ainsi aux pensées inconsidérées qui viennent on ne sait d'où, on perdrait le temps à se jeter des injures à la tête au lieu de travailler concurremment à l'édification du progrès à venir.

Cette manière d'agir ne serait pas exempte de quelques grains d'insanité mentale, mais faut-il le répéter? quel est l'Esprit qui peut se dire complètement sain? Avant et dans ses détails: le médecin qui ne connaîtrait pas l'anatomie serait un pauvre médecin. Quand il s'agit de maladies mentales, la raison dit qu'il faut procéder de la même manière, il faut étudier l'Esprit. Et comme cet être jusqu'à présent insaisissable si ce n'est par les effets qu'il produit, ne nous annonce sa présence que par le contact de son pèrisprit, c'est sur cette enveloppe qu'il faut appeler les investigations. Le contact du pèrisprit se fait sentir à tout observateur un peu attentif et le bien-être ou le malaise qu'il a éprouvé à ce contact lui donne le degré de sympathie ou d'antipathie qui existe entre lui et l'être invisible ou incarné qui s'en approche. L'être incarné par sa présence seule peut jeter le trouble dans son Esprit, il s'en apercevra aisément et cette présence il la fuira instinctivement de toutes ses forces. Comment pourra-t-il en être de même de l'Esprit invisible si l'on n'admet même pas son existence? Et cependant il est constant que dans la plupart des cas l'insanité mentale n'a pas d'autre cause. Le fait est établi pour quiconque a voulu sérieusement l'examiner.

Que peuvent faire alors les douches et la camisole de force si non ajouter un désordre physique au désordre moral déjà existant? Ah! si l'on pouvait voir à quelles tortures inutiles ou nuisibles on livre ces pauvres malheureux auxquels une bonne parole partie du cœur ferait plus de bien que ne lui font de mal les moyens brutaux qu'on emploie à son égard! on laisserait de côté pour un moment cette science, très-respectable sans doute, mais terrible et inflexible, pour puiser dans le grand réservoir de la nature quelques-unes de ces effluves bien-faisantes qui sont au malheureux aliéné ce qu'est un rayon de soleil au malade dont le sang est appauvri.

Admettez pour un moment auprès du patient la présence d'un être malfaisant et invisible qui profitant du peu de vigueur qu'il lui op-

pose exerce sur lui une vengeance et le torture impunément. Les moyens coercitifs employés envers le malheureux viennent en aide à son bourreau ; il profite de la gêne dans laquelle se trouve sa victime pour lui faire sentir plus cruellement sa tyrannique domination. Le patient n'est plus à lui, donc il est à un autre qui, s'emparant de son corps s'en fait un instrument à son gré, le déforme et le torture de cent manières diverses, lui fait faire les gestes les plus extravagants et prononcer les paroles les plus incohérentes. C'est le souvenir de quelque méfait antérieur commis par le patient et la soif d'en tirer vengeance qui le fait agir ; il le tuera même, s'il le peut, à moins qu'il n'aime mieux prolonger son supplice et lui faire payer longuement les dettes passées. Certes toutes les précautions en vue d'éviter les accidents doivent être prises ; ce qu'il ne faut pas faire, c'est de les outrer inutilement.

Il est bon d'empêcher les résultats mauvais, mais il est meilleur encore d'attaquer la cause première quand on la connaît. Une négation sans preuve ne peut infirmer une vérité reconnue telle par l'expérience. Des faits nombreux ont démontré la présence d'Esprits malfaisants auprès de certains aliénés et leur action prépondérante sur ces malheureux. Ces choses, ainsi qu'il a été dit, ont leur raison d'être, c'est la plupart du temps une vengeance qui s'exerce. Le patient a une punition à subir, sans cela aucun être vindicatif ou malintentionné n'aurait empire sur lui ; mais la reconnaissance de ses torts passés et son sincère retour au bien doivent inévitablement influencer sur la durée et l'intensité des tortures auxquelles il est en butte, car il n'est pas de souffrances inutiles. La souffrance ayant pour but l'amélioration de l'être, dès que ce but est atteint elle doit cesser et son intensité diminue au fur et à mesure que l'amélioration se produit. La première chose à faire est donc d'instruire l'aliéné des causes probables de son état et du traitement tout moral qu'il doit s'appliquer lui-même. Car il est vraiment aliéné, il est pour le moment la chose d'un autre auquel par sa faute il a donné empire sur lui. *Aliéné*, il est des mots d'une vérité écrasante.

Cette liberté qu'il a perdue par sa faute, il faut la reconquérir. Par quel moyen ? en faisant précisément le contraire de ce qui la lui a fait perdre. Qu'a-t-il donc fait ? Qu'il examine ce qu'on lui fait souffrir et il le saura. Il fut vindicatif et méchant, qu'il devienne bon et miséricordieux. Ce but atteint il n'aura plus rien à redouter de son invisible ennemi. Qu'il essaie et il verra. Mais, dira-t-on, rien ne prouve ici l'existence de ce prétendu invisible et le calme d'une pensée bonne et douce peut suffisamment expliquer une amélioration dans l'état du patient, si tant est que ces choses produisent un mieux réel. Eh bien, il est des cas où l'on ne peut agir tout d'abord sur celui-ci ; en ce cas les observations faites par le Spiritisme nous apprennent qu'on peut ame-

ner l'Esprit obsesseur à récipiscence en agissant sur lui par la pensée ou par évocation matérielle. Les faits attestés par les personnes les plus honorables et reconnus par des savants hors de page ne peuvent laisser de doute à ce sujet qu'aux gens de parti-pris. Il est vrai qu'il y en a beaucoup. Que l'on essaie encore et les résultats confirmeront et au delà la vérité de ces choses.

Nous voilà loin des douches et de la camisole de force. Qu'importe? Le bon sens dit que les maladies morales doivent être traitées par les moyens moraux. Si les médicaments matériels ne produisent pas les effets qu'on en attend, est-il plus sage de s'abstenir que d'employer des moyens préconisés par d'autres, et qui dans aucun cas ne peuvent être nuisibles? Mais ici l'horizon s'élargit et la question renfermée auparavant dans des accidents individuels s'élève à la hauteur d'un principe de progrès social. La population de la terre se compose d'hommes et d'Esprits. Incessamment des hommes deviennent Esprits et des Esprits deviennent hommes, c'est le mouvement non interrompu des naissances et des morts. Les hommes vont se retremper dans le monde des Esprits, et ceux-ci viennent exécuter comme hommes les résolutions nouvelles qu'ils ont prises. C'est la raison du progrès. Si des hommes nouveaux venaient incessamment peupler la terre, il n'y aurait pas de raison pour qu'ils fussent plus avancés que leurs devanciers, aussi ne le seraient-ils pas et cependant ils le sont. Le Spiritisme trouve dans leur ancienneté la raison de ce phénomène; que ceux auxquels il répugne de l'admettre en cherchent une autre.

Or, les hommes imbus des idées d'amélioration humanitaire agissant sur les Esprits encore assez arriérés pour torturer ceux qu'ils considèrent comme des ennemis, et parvenant par de sages conseils à les faire changer de voie, préparent par cela même à l'avenir des hommes meilleurs, puisque ces mêmes Esprits sont destinés à se réincarner ici dans un temps plus ou moins prochain. La mission du médecin s'élève et devient un véritable apostolat. Le praticien devient apôtre.

Je vois d'ici se plisser la lèvre de plus d'un savant docteur et je l'entends murmurer des paroles assez peu bienveillantes à l'endroit de cet apostolat qui s'impose : cette protestation n'a pas au fond une grande portée et les sceptiques de la veille ont été bien souvent les plus chauds croyants du lendemain. Le savant digne de ce titre peut bien un certain temps s'obstiner dans l'idée fixe de la matérialité complète de l'être, mais quand il verra que cette matérialité même qu'il regarde comme la seule base solide sur laquelle il puisse asseoir des travaux sérieux, est aussi un mur infranchissable qui l'entoure de toutes parts et le fait tourner fatalement dans un cercle vicieux, il repoussera une opinion reconnue fautive et franchira l'infranchissable. Il repoussera les vieux préjugés qui ont souvent le plus d'empire

sur ceux qui croient y être le moins en butte. Il est si doux de se décerner un brevet de sagesse et de science absolues. Mais pour qu'il en soit ainsi, il faut que cette décision toute gratuite et toute particulière soit ratifiée par les événements. Si le succès ne répond pas aux prétentions, c'est que les prétentions sont trop hautes ou qu'on n'a pas pris la bonne voie pour leur donner une irréfutable justification. De deux choses l'une alors, ou il faut renoncer à ce but si légitime de guérir les souffrances qu'on a sous les yeux et se voir condamné à laisser à d'autres cette mission sainte entre toutes, ou il faut d'un air moins dédaigneux approfondir les moyens employés par eux. Le succès attire, et la solution de la question ne saurait être douteuse.

Quel est l'homme, hélas ! qui n'a pas aliéné une partie de son clairvoyant et libre arbitre au profit d'une passion plus ou moins mauvaise ? Où sont les fous ? Tandis que pour quelques paroles incohérentes malencontreusement prononcées, et recueillies avec soin par des ayant-intérêt, on prive un homme inoffensif de sa liberté et de l'administration de ses biens, on glorifie hautement les actes qui témoignent le plus de la folie humaine. La guerre est-elle, oui ou non, une folie ? N'est-elle pas la plus cruelle et la plus dangereuse de toutes ? Et cependant ne traite-t-on pas encore d'utopistes, un mot honnête pour dire aliénés, ceux qui parlent de la suppression de cette plaie hideuse de l'humanité ? Le duel, cette guerre à deux dont le progrès fait justice un peu cependant, n'est-il pas aussi une plaie ? Et tant d'autres préjugés, témoins malheureusement encore existants des folies de nos devanciers, mais que chaque jour tend à faire disparaître ? L'insanité mentale ? Elle est partout, nous la coudoyons dans la rue, nous la voyons dans les salons, nous lisons ses articles et nous écoutons ses discours. Elle disparaîtra, c'est inévitable, mais pour cela il faut une grande rénovation dont les résultats atteignent les limites extrêmes de la population terrestre. Cette rénovation, le Spiritisme l'accomplira, car lui seul peut avoir cette prétention.

Cela peut paraître singulier à ceux qui, « sur la foi des régents », croient que le Spiritisme a tellement augmenté le nombre des pensionnaires des maisons d'aliénés qu'il a fallu augmenter le nombre de ces asiles et écarter les murs des divers Charentons dont est dotée notre planète. Malheureusement pour les souteneurs de cette contre-vérité, l'expérience prouve partout le contraire et le prouvera chaque jour davantage. Le Spiritisme étant la connaissance de l'Esprit et par suite des maladies auxquelles il est sujet, dire qu'il augmente le nombre des aliénés, c'est dire que la médecine augmente le nombre des malades, et arriver à cette conclusion que chacun peut juger, à savoir qu'il vaut mieux être ignorant des choses qui nous touchent le plus près que de les connaître pour nous préserver à l'occasion de celles qui peuvent nous être nuisibles. Comme une semblable logique se réfute d'elle-même, il n'est pas besoin d'y insister.

Dans la plupart des cas, on pourrait dire dans les cas d'aliénation mentale, le Spiritisme indique la cause et donne le remède lorsque la guérison est possible. il ne change pas l'état des choses, ni les lois qui le produisent, mais il donne la lumière qui permet autant que possible dans le degré de notre avancement d'améliorer le premier par la connaissance des secondes. Celui qui n'applique pas à la connaissance de l'Esprit les mêmes efforts qu'il applique à la connaissance du corps s'aveugle lui-même et aveugle ceux qui l'écoutent.

Qu'on envisage le Spiritisme dans son principe et dans ses conséquences. Que cet examen surtout soit fait de bonne foi et abstraction faite de toute idée préconçue, ainsi que cela doit être dans toute investigation à laquelle on veut donner un caractère sérieux. Certainement tous ne verront pas, car il est des aveugles de bonne foi. Sujets à une infirmité morale ou intellectuelle qui comme toutes les infirmités à son origine et sa cause dans un passé connu ou mystérieux, il faut avant qu'il puisse voir que le moment de la guérison soit arrivé. Il viendra sans nul doute, car la bonne foi est un remède qui ne laisse pas longtemps vieillir les maux auxquels on l'applique, mais au contraire les dissout progressivement chaque jour. C'est une simple question de temps.

Malheureusement tous les aveugles ne sont pas de bonne foi. Celui qui ferme volontairement les yeux ne peut pas se dire clairvoyant, il ne peut pas se dire aveugle non plus, son aveuglement consiste dans sa manière d'agir, c'est un aveuglement moral. Il repousse une opinion parce que cette opinion le blesse dans son orgueil, et qu'il croit qu'elle le blesserait cruellement dans ses intérêts, si elle était universellement acceptée. Et ce qui se rencontre presque toujours, c'est que dans son aveuglement volontaire, sorte de sacrifice qu'il a l'intention de faire à son orgueil et à ses intérêts, il court fatalement à l'opposé des uns et de l'autre. La chose est facile à démontrer. C'est ce que l'on va tâcher de faire.

(A suivre).

E. CORDURIÉ.

LE DIVORCE

L'être humain est essentiellement changeant, modifiable ; il doit être essentiellement libre dans la limite de ses droits et de ses devoirs. Or, l'un de ses droits les plus indiscutables, c'est de contracter une association quelconque du consentement mutuel avec son associé, et de rompre cette association à son gré, sauf à l'association à partager les charges et les bénéfices qui sont échus pendant la durée du contrat.

Nulle association ne peut ni ne doit être déclarée indissoluble, le consentement d'un des associés suffit pour qu'elle cesse de droit ; au-

trement c'est une chaîne rivée. L'indissolubilité n'est pas dans la nature ; elle a été abolie quant aux liens religieux ; elle doit être abolie quant aux liens matrimoniaux.

Songez un instant à ce qu'est le mariage de nos jours ; pourrions-nous ne pas frémir en voyant unis l'un à l'autre, deux étrangers à qui leurs familles ont fourni l'occasion d'avoir quelques entrevues, qui ont compris que notre siècle est le siècle de l'argent et qu'il serait au moins agréable de se procurer dans la vie un peu d'aise ou de s'établir convenablement.

Il est d'usage que le jeune homme fasse la cour, que la jeune fille se laisse conter de doux propos. Au bout de quelques jours, tous deux finissant par croire que *c'est arrivé*, ils se trouvent mutuellement presque parfaits ; ce n'est pas le moment d'ailleurs de laisser voir leurs mauvais côtés. La jeunesse et l'attrait des sens achèvent l'œuvre de l'imagination. Le jour du mariage, nous le croyons du moins, les deux époux sont très-épris ; ils se connaissent si peu ! Mais l'épreuve va suivre. La vie commune va découvrir tous les angles, les goûts vont se heurter, les caractères se froisser. Après la satiété vient la lassitude, après la lassitude, l'irritabilité, et la chaîne est rivée, et il faut vivre tous les jours l'un près de l'autre dans le supplice permanent de cette contrainte qui souvent devient de la haine.

Quelques-uns, disons beaucoup, ne veulent pas entendre parler du divorce, mais l'indissolubilité du mariage produit chaque jour la bigamie de fait. Heureux si tel mari n'a que deux femmes en même temps, et si telle femme n'a pris qu'un amant.

Qu'est-ce qui fait que trois ouvriers sur huit ont deux ménages ? Qu'est-ce qui multiplie le nombre des enfants illégitimes et des enfants adultérins ? L'indissolubilité du mariage, cet abus monstrueux inventé par une société corrompue et illogique. De là, l'immoralité, le crime, le meurtre, la souffrance, la misère.

Les lois qui régissent le mariage sont absurdes, insuffisantes. Les âmes des époux sont souvent séparées, hélas ! lorsque la même chaîne rive leurs corps et la douleur entre dans la maison avec l'incompatibilité d'humeur, avec les déceptions mutuelles, et les enfants pâtiennent des querelles ou de la haine réciproque des parents. Il y a la séparation, direz-vous, mais qu'est-ce qu'elle brise la séparation ? Ni la tyrannie du mari, ni la servitude de la femme. Quelle garantie de moralité présente-t-elle ? L'expérience l'a suffisamment prouvé ; au lieu d'un ménage, il y a deux faux ménages, heureux encore quand ce sont même des ménages, et les enfants, qu'on nomme légitimes d'une part, bâtards de l'autre, comme si les enfants naissaient suivant la loi ou contrairement à la loi, lorsqu'ils naissent *toujours* con-

formément à la nature, les enfants grandissent au sein du désordre, des mauvais traitements, bien souvent hélas ! de la misère et du vice dans la plupart des cas. Et l'on s'étonne que les prisons se peuplent et que de pauvres êtres déclassés viennent mettre le trouble dans la société !

La loi, pour être juste, devrait protéger toutes les naissances et ce que la loi ne fait pas, ce serait si naturel, si juste que les pères le fissent ; et combien peu remplissent leur devoir ! Pourtant il y en a quelques-uns, nous sommes heureux de le dire. Alors qu'arrive-t-il entre les enfants dits légitimes et les enfants *naturels* comme eux ? Éclatent des haines, des rivalités. C'est une famille désunie, dispersée, séparée par des préjugés et par un mépris réciproque. Où est-elle la famille de nos jours ? Pour nous il n'y a qu'un principe. Tous les enfants, de quelque nom qu'on les honore ou qu'on les flétrisse, ont le droit de réclamer de leur père et de leur mère l'éducation et la subsistance. En dehors de cela aucuns liens ne sont absolus ni indissolubles : ce serait contre nature.

Cet irréparable mal, introduit dans la vie privée, dans le sanctuaire de la conscience et des sentiments intimes, a surtout des suites terribles dans les classes malheureuses de la société. Le riche, comme toujours, trouve plus ou moins des accommodements avec le ciel. On s'entend de part et d'autre pour fermer les yeux, et, assurés de la vie de tous les jours, on prend ses mesures pour ne pas gêner réciproquement ses plaisirs et pour ne pas donner à ses déceptions mutuelles des suites tragiques.

Mais la pauvre ouvrière, séparée de son mari, chargée d'enfants qu'il lui faut nourrir, que deviendra-t-elle ? Quel tableau déchirant, présentera cette famille réclamant un consolateur, un appui ? Il viendra ce consolateur, mais hélas ! souvent il ne tiendra pas longtemps le foyer ou il laissera à son départ des charges nouvelles et de plus grandes misères. Le désordre régnera dans la maison et la pauvre femme désespérée, deux fois trompée, se laissera tomber toujours davantage au fond de l'abîme. Ses fils peupleront plus tard les bagnes peut-être et ses filles les maisons de prostitution. Quelle différence, si, honorée, elle avait pu contracter, avec un ouvrier honnête comme elle, un second mariage, si ses enfants avaient grandi dans un foyer honnête, soutenus, et par elle et par le père qui, en la quittant, n'avait pas le droit de renier ses devoirs et restait père, s'il cessait d'être époux !

Et le ménage de ce père, d'un autre côté, avec nos mœurs actuelles, ne présentera-t-il pas un spectacle plus triste encore ? Quelle femme voudra unir son sort à celui de cet homme, et quels enfants pousseront là encore comme de mauvaises herbes !

Une loi contre nature, voilà la source de tant de maux.

L'objection de l'intérêt des enfants est tellement usée, elle a été si souvent et si bien réfutée, qu'on n'ose plus la présenter comme le principal obstacle au divorce. C'est une autre thèse qu'on prend.

Le fanatisme religieux, disons la religion si vous voulez, est le frein qui arrête les consciences.

Elles n'en ont jamais fait d'autres, les religions, mais encore faut-il raisonner !

Les conciles ont été de tout temps fort divisés sur la question. L'Eglise a permis, puis elle n'a plus permis, puis elle a permis de nouveau.

(*) En 1834, le concile d'Arles, composé de 600 évêques, n'ose se prononcer. Il se borne à conseiller aux époux dont les femmes ont été adultères de ne pas se remarier à d'autres, quoique les lois le leur permettent.

Saint Ambroise et Saint Epiphane se prononcent en faveur du divorce, Saint Augustin reconnaît que l'écriture sainte est obscure à ce sujet.

En 826, le concile de Rome permet le divorce pour cause d'adultère.

En 1439, le concile de Florence décida que la Grèce pourrait conserver le divorce.

L'Italie nous fournit des exemples tout récents du bon vouloir de l'Eglise en cette matière.

A Rome, sous le pontificat de Pie IX, le mariage d'un juif fut rompu par ce seul fait que ce juif s'était converti au catholicisme et que sa femme prétendait rester juive. L'Eglise moderne fait donc mieux qu'admettre le divorce : elle le sanctionne.

Que les catholiques se rassurent donc. La question religieuse est résolue déjà à cet égard là, mais, si elle ne l'était pas, ce n'est pas si difficile que cela à découvrir un dogme : On le découvrirait. On a bien inventé un beau jour l'Immaculée-Conception !

Eugénie PIERRE.

L'ÂME ET LA VIE

(VISION)

Innocente et craintive, éclairée du doux reflet d'une flamme intérieure, une âme vient d'apparaître sur la scène de la vie. La nature et le monde pour l'accueillir, lui faire fête, étalent autour d'elle le merveilleux écrin de leurs splendeurs. C'est le printemps : le ciel étend par dessus les plaines et les monts son riche manteau d'azur et de lumière. A perte de vue le vert émeraude des prés alterne avec le vert sombre des bois. Semblables à des perles, les gouttes de rosée bril-

(*) Voir p. 11, le *Divorce* par Léon Ri.

lent sur les collerettes blanches des marguerites. Les insectes bourdonnent ; les fleurs entr'ouvrent leurs calices ; le bleu myosotis fleurit au bord du ruisseau qui, en courant sur les pierres polies, fait entendre sa chanson joyeuse. Toutes les voix de la nature s'unissent en une douce harmonie qui berce l'âme et verse en elle un flot de délicieuses impressions. Mais une voix sonore s'élève et dominant tous ces bruits lui crie : Debout, en avant ! L'âme se lève et marche. A travers les rians bocages un sentier appelle ses pas, elle le suit.

Voici l'été et son brûlant soleil. Qu'il ferait bon se reposer sur la mousse, sous les dômes des grands bois, se désaltérer à la source qui murmure là bas dans les buissons, parmi les églantiers et les saxifrages. Mais la voix répète : En avant !

Soudain le sentier bifurque et la perspective s'élargit. D'un côté s'élèvent d'imposantes montagnes. Le sentier gravit leurs flancs escarpés ; on le voit de loin serpenter à travers les blocs aigus, parmi les roches aux teintes brûlées, luisantes, au bord d'immenses précipices. Il semble se diriger vers des pics altiers qui cachent dans les nues leurs fronts arides, déchirés par les orages. Un silence farouche plane sur ces régions désolées d'où le regard se détourne avec effroi pour se reporter sur la plaine verdoyante que parsèment les bosquets touffus. Le sentier s'y déroule parmi les pelouses et les massifs de fleurs. Quel contraste avec l'âpre montagne. Ici tout repose la vue. Les orangers aux pommes d'or succèdent aux citronniers en fleurs et aux myrtes odoriférants ; la vigne vierge enlace le tronc svelte des palmiers. L'eau limpide des lacs brille au loin sous le ciel. Des parfums enivrants flottent dans l'air et du sein des bois s'élèvent mille chants d'oiseaux. Une volupté infinie s'étend sur toutes choses ; elle pénètre l'âme hésitante, indécise, et l'attire vers ces lieux enchanteurs. Elle résiste faiblement. De doux chuchotements arrivent à elle du fond des bois et des vallons. « Viens à nous, disent-ils, viens aimer et jouir, viens rêver, fêter la folle ivresse, au bruit des coupes et des chansons ; viens, gentille sœur, le plaisir et l'amour t'attendent ? »

L'âme fait un mouvement, elle va se diriger vers le lieu mystérieux d'où sortent ces appels. Pourtant elle suspend ses pas, car la voix grave, déjà entendue, a retenti de nouveau. « Fuis, dit-elle, ces pièges, ces mirages trompeurs. Ces lieux qui t'attirent sont pleins de danger. Sous ces ombrages s'étendent des marais, se creusent des abîmes. Ces bosquets cachent des monstres qui te dévoreraient. Fuis ce chemin trop facile, gravis la pente ardue et sans redouter la fatigue, monte vers les hautes cimes où n'arrivent pas les miasmes d'en bas. Là est le devoir, la vérité, la lumière ! »

L'âme, sous l'accablante chaleur du jour, monte à travers les ravins pierreux. Les cailloux roulent sous ses pas. Souvent elle doit se cramponner aux ronces qui la déchirent. Elle va, haletante, résignée, sondant du regard les précipices vertigineux. La cîme superbe et lointaine se dresse bien haut dans l'espace. L'atteindra-t-elle jamais? Bientôt le soleil se voile; de larges ombres courent dans le ciel. Le vent se lève, ses longs sifflements se font entendre au fond des gorges solitaires. Peu à peu les ténèbres enveloppent la montagne. De toutes parts, au milieu de l'obscurité profonde retentissent des voix rauques et glapissantes, un concert de démons qui glace l'âme de terreur. Elle marche à tâtons dans la nuit; elle monte encore, reprenant courage aux appels de la voix qui lui crie : En avant, en avant. Mais le vent gronde plus fort, la nuit se fait plus épaisse. Un froid glacial descend des hauteurs désolées. Là bas, aux lueurs mourantes du crépuscule, les glaciers se dressent comme des spectres gigantesques. Etendant vers elle leurs bras, ils semblent lui offrir un suaire. La neige tombe; elle couvre le sentier, enveloppe la terre d'un linceul de mort. L'âme cherche en vain sa route. A chaque pas elle se heurte aux aspérités des rocs. Meurtrie, elle s'arrête et jette autour d'elle un long regard désespéré. La nuit est profonde. On ne distingue plus rien. La neige tombe sans cesse et remplit les abîmes. La voix s'est tue. Un morne silence a succédé aux sinistres clameurs du vent. Le neige tombe en longs tourbillons et couvre la pauvre âme glacée. Elle est là, étendue, défaillante, agitée par de suprêmes tressaillements. Un instant elle a cru entendre un son lointain de cloche, un chœur religieux descendant des hauteurs. Elle s'est redressée, écoutant. Mais ces bruits à peine perceptibles se sont éteints aussitôt. L'âme succombe. Le silence effrayant règne seul dans la profonde nuit.

Soudain les cieux s'illuminent. Un rayon de lumière perce les ombres et fait resplendir la montagne. La neige disparaît. Tout s'anime, tout vit. Le bruit des torrents, la grave mélodie des sapins et des mélèzes s'unissent aux chants des pâtres, au son de la cloche des hospitaliers. Dans l'éther splendide retentit le chœur des esprits éblouissants. L'âme a quitté la terre, ce séjour de luttes et d'épreuves. Unie à ses sœurs, au milieu des harmonies célestes, baignée dans des flots de lumière, elle s'élève vers les mondes bienheureux d'où le froid, la nuit, la souffrance sont éternellement bannis. Et du haut des espaces radieux, la voix solennelle se fait encore entendre sur terre, disant à tous : *En avant!*

LA SOMME ANALOGIQUE

PREMIÈRE PARTIE

Les Propositions

CHAPITRE I.

1^{re} proposition. Un objet organisé (1) ou *un groupe* d'objets organisés formant un tout collectif (UN ENSEMBLE) peut se diviser en deux moitiés symétriques analogues.

Corollaire 1. — Une des deux moitiés symétriques analogues tend toujours à être plus importante, plus belle ou plus perfectionnée que l'autre. La moins importante s'appellera le côté *passif, l'ordre mineur* OU STATE GESTANT, l'autre le côté *actif, l'ordre majeur* OU STATE GÉNÉRANT.

Corollaire 2. — La symétrie analogue d'un objet ou d'un ensemble tend à devenir d'autant plus absolue que l'objet symétrique joue un rôle plus noble dans la hiérarchie naturelle d'un groupe d'objets ou d'ensembles.

PROPOSITION 1. — *Argument.* — Si l'on considère attentivement les œuvres de la création, on constate d'abord que la plupart des êtres se composent de deux parties distinctes qui se font pendants, qui ont beaucoup de rapports entre elles, enfin qui paraissent plus ou moins symétriques. Si l'on examine avec plus de soin encore les objets qui semblaient au premier abord faire exception à cette règle, on reconnaît que la symétrie y existe aussi en principe, mais qu'elle est plus difficile à discerner à cause des modifications, des remaniements, si je puis m'exprimer ainsi, que la Providence y a opérés dans un but pratique (2). Ici le beau a été sacrifié à l'indispensable, à l'utile.

(1) C'est-à-dire créé selon les lois de la Nature et non par l'imagination de l'homme qui peut composer même des objets chimériques d'où elle a exclu toute symétrie.

(2) Le beau pour la Nature, c'est la symétrie. Nous-mêmes, malgré nos idées exclusives sur le beau, nous n'échappons pas à un sentiment instinctif de répulsion quand nous regardons quelque chose qui ne symétrise pas. Une feuille, quelque bizarres que soient ses découpures, nous plaît cependant si ses deux côtés sont semblables ou très-analogues. La même feuille, rongée par un insecte, nous produit un effet contraire. On me dira qu'une ruine offre autant d'intérêt que le monument dans toute sa splendeur. Le cas est ici bien différent. Les ruines nous charment par des souvenirs qui s'y rattachent, par la mélancolie qu'elles excitent dans les âmes sensibles. Mais cette impression est d'un autre ordre et toute morale. D'ailleurs il faut compter avec les préjugés dont on nous berce dès notre enfance et dont la Nature ne tient aucun compte. Une araignée ou une scolopendre sont bien plus symétriques qu'une fleur d'orange ou une feuille de fraisier qui ont toujours quelque défaut qui les éloigne du type idéal. Aussi l'araignée et la scolopendre sont bien plus belles aux yeux de la Providence, parce qu'elles sont supérieures à un végétal. Cela ne nous produit pas le même effet à cause du point de vue personnel où nous nous plaçons. Mais la Providence s'en soucie peu et il faut croire qu'elle se passe assez de notre avis.

Je me servirai d'une comparaison vulgaire, mais qui peindra bien ma pensée :

Un homme construit des chariots; il les fabrique comme à l'ordinaire et, selon les besoins, à deux ou quatre roues accouplées par paires d'égales dimensions; mais on lui demande un chariot qui tourne aisément dans un manège; en bon mécanicien, le constructeur calculera le diamètre de chaque roue selon le cercle qu'elle aura à décrire dans sa marche et le chariot possédera deux roues dont la plus rapprochée du centre de manège sera plus petite que l'autre. Ces deux roues pourront avoir du reste la même couleur, les mêmes ornements, et en cela elles seront encore symétriques; mais leurs dimensions inégales les priveront d'une symétrie absolue; elles ne seront donc que *symétriques analogues*.

Or pourquoi le constructeur a-t-il ici sacrifié la symétrie absolue? Parce que le beau eût été nuisible à l'utile. Pourquoi le Turbot et tous les autres pleuronectes ont-ils la tête déjetée d'un seul côté? Parce que le genre de vie de ces poissons rendait cette déformation nécessaire. Les pleuronectes n'offrent qu'une symétrie analogue comme ce chariot de manège dont j'ai parlé. En effet la Providence (1) ayant arrêté le plan général de structure des poissons, le modifia à l'infini selon les besoins et la destination de chaque variété, sans enfreindre du reste complètement la loi de symétrie; mais pour des motifs que j'expliquerai plus tard, il fallait (je prends un pleuronecte pour exemple) il fallait un animal qui fût *poisson*, mais dont la structure permît au corps de reposer sur le flanc, à plat, au fond de l'eau et cependant d'avoir les *deux* yeux dirigés vers la surface du liquide; tel était le problème. En conservant la symétrie absolue et l'apparence pisciforme, un des yeux était appelé nécessairement à reposer sur le sable et à s'atrophier, tandis qu'en négligeant la symétrie, on conservait intacts les deux yeux, disposition indispensable, comme nous l'apprend l'optique, pour percevoir sainement les distances et le relief des objets. Un animal chasseur devenu borgne risque de manquer souvent sa proie, et sans la torsion de la face et la dégradation de la symétrie, les pleuronectes eussent été grandement exposés à ce grave inconvénient.

« Plusieurs naturalistes pensent, m'objectera-t-on peut-être, » que cette modification est une conséquence du régime et des » instincts de l'animal. Poisson normal et symétrique dans le

(1) J'entends par Providence l'intelligence inconnue qui semble avoir présidé à toutes les combinaisons de la matière; mais je me réserve d'étudier à la fin de cet ouvrage comment je la conçois.

» principe, il se déforma lui-même, après de longues générations,
» par la position qu'il prenait en s'embusquant ; ces modifications
» successives ont déterminé les espèces, et la girafe, par exemple,
» n'a le cou si long que par suite des efforts incessants qu'ont
» faits ses ancêtres pour atteindre jusqu'aux branches dont les
» feuilles les alléchaient. »

Voilà la théorie que certains auteurs ont osé soutenir; mais un pareil système mérite-t-il même d'être réfuté ? Comment alors la chèvre n'a-t-elle pas le cou aussi long que la girafe puisqu'elle n'est pas moins friande de jeunes pousses et qu'il lui arrive souvent de se dresser sur ses pieds de derrière en faisant des efforts inouïs pour atteindre l'objet de sa convoitise. Si le *polatouche* a obtenu à la longue et par l'exercice un repli de la peau qui lui sert de parachute, l'écureuil, son proche parent, devrait bien en avoir un aussi depuis le temps qu'il bondit sans cesse de branche en branche. L'*Exocet*, ce poisson volant à qui la frayeur aurait un jour donné des ailes en allongeant et en transformant peu à peu ses nageoires pectorales, a eu bien de la chance que le même phénomène ne se soit pas produit chez ses ennemis aquatiques les dorades, les scombres, les coryphènes. Ils ont beau faire des efforts, comme la girafe, pour atteindre l'objet de leur convoitise je ne crois pas que leur cou ou leurs mâchoires se soient sensiblement allongés. Et puis, une simple question. Avant que l'exocet volât, il ne pouvait fuir avec efficacité ses mortels ennemis ; ceux-ci l'atteignaient donc toujours, L'ARME DÉFENSIVE N'ÉTANT VENUE QU'À LA LONGUE. Mais, l'atteignant toujours, ils ont détruit l'espèce et *l'exocet n'existe plus*.

Voilà à quoi l'on arrive !

Faites le même raisonnement pour la girafe; vous verrez qu'elle mourut de faim, l'infortunée, avant d'avoir eu le cou assez long ! Voilà pourtant les enfantillages scientifiques qui ont du succès aujourd'hui. Mais cette digression m'entraîne trop loin, je reviens à mon sujet.

La Providence a modifié la symétrie absolue partout où la nécessité s'en est fait sentir ; mais elle en a toutefois conservé certaines traces qu'un observateur clairvoyant peut reconnaître et qui déterminent ce que j'appellerai dorénavant la **symétrie analogue**.

Je ne saurais trop m'appesantir sur ce principe, base de tous les raisonnements qui vont suivre; que l'on me pardonne donc quelques longueurs au début ; on aurait tort de me reprocher d'accumuler ici des exemples pour corroborer ce que j'avance ; un système bien établi dans les sciences est celui qui s'appuie sur un grand nombre de témoignages.

Un architecte conçoit le plan d'une église qui aura deux clochers (je ne m'occuperai que de cette partie du bâtiment pour plus de clarté). Il en trace l'ensemble et les détails; ils seront exactement pareils; mêmes pilastres, mêmes niches et en nombre égal, même hauteur, même largeur, mêmes ornements. Voilà une *symétrie absolue*. Mais après avoir construit ces deux tours, il plaît à l'artiste de placer des statues de saints dans les niches du clocher de droite, et des statues de saintes dans les niches de celui de gauche. La symétrie existe encore; car ce n'est qu'avec de l'attention et de près qu'on s'aperçoit de cette différence; mais quand on l'a constatée, on reconnaît que cette symétrie qui semblait d'abord absolue n'est cependant qu'analogue.

Je suppose à présent que l'architecte, pour des raisons d'économie et de solidité, bâtit un des clochers plus petit que l'autre; la symétrie analogue existe toujours, mais à un degré moindre. Et plus les différences seront nombreuses, plus l'analogie aura tendance à disparaître, jusqu'à ce qu'enfin il n'en demeure plus que quelques vestiges ou qu'elle disparaisse complètement. Ce qui prouve que la symétrie analogue peut exister à des degrés fort divers et qu'il doit se présenter tels cas où *la somme des dissemblances l'emporte même sur la somme des ressemblances*. Or y a-t-il un seul objet dans la nature, sauf ce qui est inerte comme la terre, les montagnes, etc., qui ne se compose de deux parties symétriques analogues et quelquefois même presque absolues, quand les considérations finales, en d'autres termes les considérations d'utilité, ont permis ce luxe?

Je prendrai le corps humain pour premier terme de comparaison; d'abord parce que l'anatomie en est mieux connue que toute autre, ensuite parce que, placé au sommet de l'échelle des êtres, l'homme possède les organes les plus parfaits.

Chacun a remarqué nécessairement qu'à l'extérieur notre côté gauche est symétrique à notre côté droit, mais on n'y a pas réfléchi davantage, que je sache. En effet, au premier aspect, l'étude des symétries ne semblait pas devoir résoudre des problèmes bien intéressants. On a eu tort cependant de ne pas s'y attacher; en histoire naturelle, comme en bien d'autres matières, il n'y a point de petit problème et les plus grandes découvertes naissent souvent de l'observation des phénomènes les plus vulgaires.

Considéré à l'extérieur, le corps humain se décompose dans le sens vertical en deux parties symétriques presque absolues. Quelques organes, comme le nez et la bouche, passent vulgairement pour faire exception; c'est une erreur grossière et les anatomistes savent parfaitement que le nez, séparé par une cloison

appelée le *vomer*, se compose en réalité de deux narines distinctes; il en est de même pour la bouche, qui, symétrique à elle-même, présente deux côtés identiques, ce qui n'a pas lieu pour un œil considéré à part, parce que les deux symétrisent réciproquement.

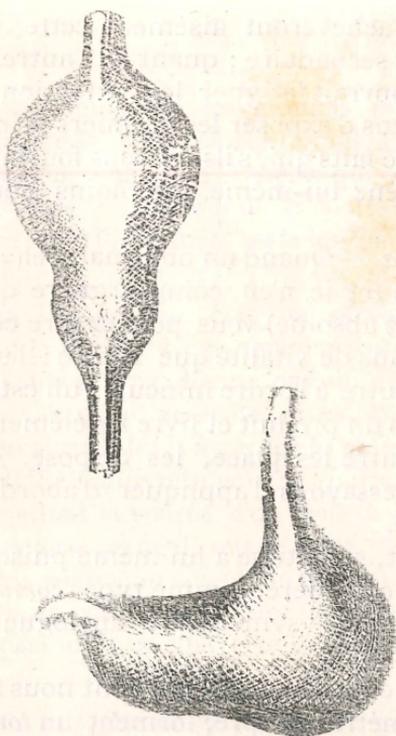
L'ombilic même, placé comme le nez sur l'axe vertical du corps, n'échappe pas à cette règle générale. L'on n'y distingue aucun dessin double; mais il affecte la forme circulaire et personne n'ignore qu'une circonférence est symétrique à elle-même dans toutes ses parties.

Cependant, quelque complète que soit dans son ensemble la ressemblance des deux moitiés du corps, on remarque quelques différences de détails plus ou moins tranchées selon les personnes. Ainsi certains individus ont un œil plus petit que l'autre, les lignes d'une main ne coïncident pas exactement avec celles de la main opposée, etc; mais ces différences ont en somme peu d'importance.

Examinons maintenant les organes intérieurs. Nous ne trouvons plus qu'une symétrie analogue parfois assez imparfaite. Si les circonvolutions du cerveau étaient identiques de l'un et de l'autre côté de la grande scissure médiane, cet organe, le plus important et à coup sûr le plus noble du corps, pourrait passer à bon droit pour être absolument symétrique. Au contraire, les poumons qui ont un emploi plus matériel, plus mécanique, ne jouissent que d'une symétrie analogue assez incomplète; leur beauté a été sacrifiée à l'utile; car le cœur, forcément reporté sur la gauche à cause de la courbure de l'aorte, et tenant une partie de la place que devait occuper le poumon gauche dans le plan idéal, un des lobes de ce poumon a été atrophié ou autrement dit supprimé. La symétrie existe encore d'une façon frappante puisqu'un poumon fait pendant à l'autre; mais elle n'est qu'analogue et à un degré fort inférieur, parce que 1° le poumon de droite a trois lobes, tandis que celui de gauche n'en possède que deux, 2° parce que les bronches sont nécessairement plus nombreuses dans l'un que dans l'autre, etc.

Prenons un organe moins noble encore, le foie. Je le considère comme le pendant de la rate; ces deux viscères devraient tapisser toute la partie inférieure du diaphragme; mais ils ont été reportés l'un à droite, l'autre fort loin à gauche pour donner place à l'estomac.

Celui-ci est symétrique à lui-même; à vrai dire le prolongement pylorique devrait se trouver dans la direction de l'axe vertical, comme le prolongement cardiaque ou œsophage (voir figure).



Ainsi disposé, l'estomac aurait l'apparence d'une gourde, d'un simple renflement de l'œsophage modifié ; il n'est pas en effet autre chose, mais pour retenir plus longtemps la nourriture dans ce réservoir, il devenait nécessaire de l'incliner. Or redressez l'estomac par la pensée ; vous aurez une poche suspendue à un conduit auquel un autre fera face à la partie inférieure et vous rétablirez momentanément la symétrie préalable.

Il faut user du même procédé artificiel pour retrouver la symétrie des intestins. Si le conduit qui va de la bouche à l'orifice anal descendait verticalement, en ligne droite, comme une gouttière, il serait certes fort impropre à retenir longtemps les aliments et le chyme ; mais, comme tout tuyau cylindrique, il serait symétrique à lui-même. Après le renflement stomacal (l'estomac), l'intestin grêle et le colon n'auraient alors que 25 ou 30 centimètres en tout pour rejoindre directement l'orifice anal. Dans de pareilles conditions, l'élaboration des sucs nutritifs n'aurait lieu que d'une façon très-incomplète. Il fallait donc absolument donner plus de longueur aux intestins ; comme l'espace devait être restreint pour ne pas altérer les autres proportions du corps, le conduit intestinal fut replié sur lui-même et mis en paquet à peu près à la façon d'un serpent d'alambic qui tient peu de place et offre cependant une longue route aux matières. De sorte que la symétrie qui existe ici en principe, comme je le démontre quand tout est déroulé, devient peu appréciable à cause de ces nombreuses déviations de la verticale.

Il serait fastidieux d'énumérer toutes les autres parties du corps et d'en apprécier les rapports symétriques. Les personnes

qui connaissent l'anatomie achèveront aisément cette étude qui n'offrirait ici qu'un intérêt secondaire ; quant aux autres lecteurs un trop long examen pourrait fatiguer leur attention (1).

La loi de dualité dont je viens d'exposer les premiers principes se rattache à un autre ordre de faits qui, s'ils ne nous fournissent pas l'explication du phénomène lui-même, au moins nous en laissent deviner le but.

COROLLAIRE I (2) — argument. — Quand un objet naturel(3) possède une symétrie analogue (et je n'en connais guère qui en aient une mathématiquement absolue) vous pouvez être certain qu'un des deux côtés recèle plus de vitalité que l'autre ; l'un appartient à l'ordre majeur, l'autre à l'ordre mineur ; l'un est actif, l'autre passif, c'est-à-dire que l'un produit et livre les éléments de la force vitale tandis que l'autre les place, les dispose. Avant d'aborder d'autres exemples, essayons d'appliquer d'abord cette théorie à l'anatomie humaine.

L'homme, considéré à part, symétrise à lui-même puisqu'il a deux côtés semblables ; mais considéré comme type, *comme ENSEMBLE d'individus*, il est encore symétrique analogue à la femme (4).

De même le tube intestinal et ses renflements dont nous avons reconnu tout-à-l'heure la symétrie propre, forment un *tout*, un système général qui est symétrique analogue à un autre système de vaisseaux appelés chylifères. Les intestins élaborent les sucs contenus dans les aliments et rejettent peu à peu la matière d'où ils les ont extraits, les vaisseaux chylifères au contraire, qui viennent se ramifier autour des intestins, absorbent ces sucs nutritifs, se réunissent en un seul tronc et versent leur contenu dans une poche ou renflement appelé réservoir de Pecquet ; de là ce liquide remonte dans un gros vaisseau (le canal thoracique) jusqu'aux veines sous-clavières où il se mêle au sang (5).

(La suite au prochain n°.)

ALB. LECOMTE.

(1) Cependant je continuerai à prendre l'anatomie pour point de départ de mes comparaisons ; mais je les compléterai par d'autres exemples que je m'efforcerai de mettre à la portée de tout le monde.

(2) Voir l'exposé en tête du chapitre I.

(3) C'est-à-dire produit par la nature sans l'intervention de l'homme.

(4) Ceci explique la présence de mamelles chez l'homme et chez tous les mâles ; elles paraissent superflues si l'on ne tient pas compte de la loi des symétries analogues.

(5) Ces détails d'histoire naturelle pourraient sembler peu en rapport avec le but philosophique de l'ouvrage ; mais on verra par la suite qu'ils en sont la fondation indispensable.

L'ART ET LES ARTISTES

Si, pendant toutes les grandes phases de la vie des peuples, les arts ont été le reflet des aspirations de l'esprit humain, l'on s'étonne, avec raison, que le XIX^e siècle qui peut se flatter d'avoir fait et de faire encore chaque jour de si belles conquêtes dans le champ de la science et de l'industrie, reste stationnaire quant aux travaux d'imagination.

Dans l'antiquité, l'état de servage, l'idée prédominante de la guerre, la difficulté des communications étaient pour les hommes intelligents et travailleurs autant d'obstacles à la propagation de dons, qu'on disait venir des dieux, et dont quelques pontifes dominateurs avaient intérêt à garder le monopole; mais, actuellement, que la féodalité est gisante pour toujours, que la vapeur et l'électricité transmettent la pensée d'un pôle à l'autre de notre globe, que les maîtres surabondent, que le faire, le procédé est connu, peut être transmis méthodiquement, en un mot que tous les moyens de production et de vulgarisation existent, comment se fait-il que les arts ne dépassent pas un certain niveau? je vais tâcher de l'expliquer.

On ne voit plus de génies et de chefs-d'œuvre comme autrefois, parce que chaque artiste se confinant chez lui dans son travail personnel, livré à ses seules ressources, croit s'élever en ravalant le mérite de son confrère. Cet isolement dans l'étude engendre l'isolement du cœur et des bons sentiments qu'il fait naître, sans lesquels le feu sacré ne saurait être entretenu ni réchauffé.

Je ne prétends pas que les artistes doivent s'astreindre à faire leurs œuvres en commun, comme à l'atelier, et à être des spécialistes, du tout; je sais que le travail d'imagination demande la paix et la solitude, mais il ne faudrait pas que cette solitude dégénérât en sauvagerie.

Il serait à souhaiter, qu'à des dates périodiques, dans les villes, les représentants d'un art, abstraction faite du mérite individuel, se réunissent afin de se faire part de leurs impressions de la semaine ou du mois, du résultat de leurs recherches, et discuter le moment opportun pour une exposition ou une audition de leurs ouvrages, en suivant des numéros d'ordres fixés par le sort.

Par de fréquents rapports, les disciples des Muses s'appréciant mieux, feraient cesser avec des explications courtoises des inimitiés sans fondement, et s'exerceraient à mettre en pratique les uns envers les autres l'indulgence et la bonté dont chacun a si grand besoin.

Il est vrai qu'il existe à Paris et dans d'autres grands centres des établissements qui portent le nom de conservatoires, académies, écoles des beaux-arts; mais, les résultats des cours qui sont suivis dans ces institutions, sont loin de répondre aux lourds sacrifices que s'imposent les municipalités. On a beau distribuer des grands prix et des diplômes, ils sont impuissants à ouvrir les portes du temple de Minerve. Pourquoi? Parce que un talent original ne peut s'assoupir à la méthode souvent routinière qui lui est imposée par les règlements de la maison et qu'il est privé de cette liberté de pensée, d'action qu'il trouverait dans l'association toute de famille dont j'ai parlé plus haut.

On pourra me citer les Raphaël Sanzio, Holbein, Albert Durer, Bach, Beethoven, Mozart, Haydn, Jean Goujon, Mansard, Boucher, Greuze, et plus récemment, Rossini, Meyerbeer, David, Canova, Charlet, Gavarni, Ingres, Carpeaux, Auber, etc., qui de leur vivant n'ont cessé de produire des chefs-d'œuvre. Mais il est à remarquer que tous ces esprits supérieurs ont existé dans un temps où, quoiqu'on en dise, les rois, les empereurs, les ducs, les princes, comtes, barons, marquis, grands électeurs se faisaient un devoir, un honneur même d'encourager de leur présence et de leur fortune tout ce qui leur paraissait beau, grand, noble, sublime; et, sans cet appui, nous serions aujourd'hui privés d'ouvrages précieux, inimitables. C'est pourquoi si, les idées modernes ne peuvent s'accommoder du régime de cette époque et marcher de front avec les préjugés héréditaires des descendants de ces protecteurs couronnés, c'est dans l'esprit de solidarité qu'il est bon de développer chez chaque homme, que l'on doit chercher le stimulant le plus sûr du talent.

A l'exemple des avocats, j'ai gardé mon meilleur argument pour la péroraison, et je le crois sans réplique, parce qu'il repose sur des faits que l'expérience de chaque jour permet de vérifier. J'ai la conviction intime que les arts ne progressent pas parce que ceux qui les cultivent sont dépourvus de la croyance profonde à l'immortalité de l'âme, à l'avenir que Dieu nous réserve à tous, avec les peines et les récompenses selon le mérite. Qu'un homme n'ajoute pas foi à des doctrines de croquemitaine qui répugnent au bon sens, d'accord, mais qu'il ne croie à rien, je ne l'admets pas. Je le répète, un artiste ne sera jamais digne du titre de grand, s'il n'a une confiance absolue dans son apostolat, sa mission de répandre le beau et le bien, dont on l'a fait dépositaire pour contribuer au bonheur de ses semblables.

Entièrement imbu d'idées matérialistes, l'artiste moderne n'exprime généralement dans ses œuvres que des pensées matérielles, terre à terre, dépourvues de tout l'idéal qui constitue l'art proprement dit.

J'espère être compris de plus d'un lecteur, et sans avoir voulu blesser personne dans sa croyance ou ses opinions, je serai trop heureux de penser que j'ai pu contribuer, même dans une faible mesure, à la propagation d'idées que je crois saines, justes, régénératrices, dignes enfin de la France et de notre siècle.

A. GOUNIN-GHIDONE.

LA DISTRIBUTION DES PRIX

(CAUSERIE PHILOSOPHIQUE)

Quel beau jour de fête pour les enfants que celui d'une distribution de prix. Jour doublement agréable et tant désiré, d'abord parce qu'il est le terme fixé pour la récompense du travail de toute une année, ensuite parce qu'à cette récompense intellectuelle viennent se joindre un repos et des distractions impatientement attendus.

Il n'y a pas jusqu'aux parents et aux étrangers invités, qui ne prennent part au bonheur général, en endossant leurs plus beaux habits et en frappant vigoureusement des mains à chaque nomination, en souvenir de leur bon vieux temps. Gardons-nous d'en excepter, Messieurs de l'université, qui se préparent à goûter dans leurs foyers un silence qu'ils ont eu bien de la peine à obtenir et à maintenir pendant l'exercice de leurs ingrates fonctions.

Il semble tout naturel d'admirer un enfant pommadé, enrubané, chargé de livres qu'il a bien gagnés. Mais, le philosophe qui voit les choses d'un autre œil que les parents, c'est-à-dire sans passion et sans parti pris, viendra vous dire avec raison que toute cette pompe, ce tapage sont une monstruosité, une dérogation formelle aux lois de la Fraternité, de la Charité.

Je prévois d'avance les objections qui vont m'être faites et il me semble déjà que je m'entends gratifier des noms de maniaque, morose, misanthrope.

Mais, Monsieur, à l'époque où vous portiez la tunique et le képi, on ne faisait pas autrement pour vous et vos condisciples; personne ne disait rien, et les choses n'en allaient pas plus mal.

C'est précisément, Monsieur de la jeune France, parce que je voudrais voir mon pays qui a la prétention de tenir la tête du monde civilisé, sortir de l'ornière et agir autrement qu'il y a 20 ou 30 ans, que je me permets de faire des réflexions qui étaient interdites à mon jeune âge au moment où j'étais sur les bancs scolaires, et, avant de m'appliquer, à la légère, les épithètes ci-dessus, qu'on veuille bien suivre mon raisonnement, je ne manquerai pas de l'appuyer de nombreuses et solides preuves.

Des prix ont été institués, nous le savons tous, pour entretenir l'émulation chez les enfants; mais, malheureusement ce stimulant sert à développer l'orgueil et l'égoïsme auxquels nous sommes naturellement si enclins. Je m'explique :

L'élève qui d'habitude est le premier ou le second dans sa classe, est porté à regarder ceux qui viennent après lui, comme lui étant de beaucoup inférieurs, sous tous les rapports; et si, dans les compositions, ceux que les professeurs trouvent bien d'appeler des cancre, demandent à leurs heureux voisins de vouloir bien leur permettre de consulter un dictionnaire plus récent, plus complet que le leur, ils se trouvent brusquement arrêtés par ces mots : « Je n'ai pas le temps, laisse-moi tranquille » (Quelquefois même on ne daigne pas répondre.) A la promenade, on se trie; les bons élèves donnent le bras aux bons élèves. On rougirait de marcher à côté de celui qui fait partie du fretin, du fond de la poêle. Comment, le numéro un s'accoupler avec le numéro vingt-neuf ou trente, fi donc ! En récréation, même éloignement et même manière de voir, ainsi qu'au réfectoire et au dortoir, de sorte que, les derniers de la classe, les traînants, habitués à être dédaignés partout et par tous, finissent par prendre le travail en dégoût et par tomber dans une apathie dont ils ne sont pas tout-à-fait seuls responsables. Ce n'est pas tout; ce mépris des autres persiste après les études finies et suit les déshérités de l'intelligence jusque dans le monde. J'ai entendu moi-même plus d'un homme occupant une place distinguée dans les arts, les sciences, l'industrie, l'armée ou la magistrature, parlant d'une personne sur laquelle on lui demandait des renseignements et qu'elle avait eu pour condisciple, dire avec hauteur : Ah ! un tel, mais, attendez donc un peu, je me rappelle ce nom — parbleu oui — c'est bien cela, j'étais avec lui au lycée de.... c'était un flemmard (sic) une r....., un cancre, il ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe.

Et celui qui, naguère, mangeait à la table de M. D** , respirait le même air que lui et avait droit aux mêmes soins, aux mêmes égards, continue à être méprisé pour retomber plus tard dans l'oubli. Il est inutile de parler ici de cette morgue insolente qu'ont les enfants titrés pour ceux qui ne le sont pas; c'est un fait trop commun et trop facile à vérifier.

On parle souvent de mauvais élèves; j'affirme que dans toute la force du terme il n'en existe pas. Si les parents et les maîtres étaient plus perspicaces, s'appliquaient mieux à découvrir, étudier les aptitudes de chacun, ce qu'on appelle de mauvais élèves et qui ne sont que des vocations contrariées, s'ils étaient bien dirigés fourniraient avec plaisir à la société la somme d'efforts et de travail qu'elle est en droit d'en attendre, et nous n'aurions pas la douleur de voir exister

ce qu'on appelle des déclassés, dont une partie cherche la fin de ses souffrances dans les excès ou le suicide, et l'autre est sans cesse aux prises avec les expédients, avant-coureurs de la misère.

Je ne voudrais pas qu'on donnât de prix, parce que la récompense ne va pas toujours à qui la mérite.

Combien n'ai-je pas vu d'élèves intelligents, mais paresseux et dissipés, se contenter comme on dit de donner un coup de collier quelques semaines avant la fin de l'année et arriver aux premiers rangs. Donc, en les couronnant, ce n'était pas un labeur continu qu'on récompensait, mais leur facilité à concevoir et leur heureuse mémoire.

On oublie trop qu'entre les premiers et les derniers d'une classe, il y a un noyau d'intelligences qui travaillent sans relâche et arrivent à la fin de leurs études, fruits secs, mais non découragés. J'estime que cette confiance en eux-mêmes, ce modeste amour de l'étude, sont fort louables et auraient droit au moins à quelque encouragement.

Je voudrais qu'à la place du prix traditionnel, le maître qui serait un second père pour les enfants et leur rendrait l'étude agréable en ne surchargeant pas leurs cerveaux, se contentât de les féliciter ou de les blâmer, verbalement; encore, voudrais-je que le blâme fût fait en particulier, avec bienveillance et qu'il ne franchît pas le seuil de la classe, car la jeune humanité qui peuple les maisons d'éducation a besoin, tout comme la grande, qu'on ménage son amour propre, sa susceptibilité. On ne devrait pas plus oser dire publiquement ses défauts à un enfant qu'on ne se permettrait de les signaler à quelqu'un de plus âgé, dans le monde ou en pleine rue.

Enfin, je voudrais qu'on fît bien comprendre aux écoliers qu'ils trouveront la récompense du travail dans le travail même et dans la satisfaction d'avoir bien employé leur temps, en leur disant que, solidaires les uns des autres, ils devront s'aimer, s'entraider dans leurs études, comme ils seront plus tard appelés à s'entrescourir dans la vie; que ce travail qu'on leur demande est la loi générale à laquelle sont soumis tous les êtres de la création, qu'il leur procurera dans la suite le bien-être matériel et intellectuel, tout en leur donnant le moyen de concourir au bonheur de leurs semblables.

Au bout de quelques mois de ce système, ceux qui auraient résisté aux conseils, se verraient priés de dire à leurs parents de les retirer de l'établissement afin que ceux-ci leur donnent une profession à la hauteur de leur intelligence. Mais avant tout, il serait nécessaire que ces mêmes parents, déposant leur orgueil, ne regardent pas leurs enfants comme autant de phénix, en leur laissant croire qu'ils surpassent leurs camarades en intelligence et en qualités, car, comme je l'ai souvent dit : Les hommes sont généralement de mauvais juges les uns pour les autres.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE

Médium: M^{lle} L. M.

Je souffre horriblement, mais d'un mal qui n'est pas une souffrance morale. Une nuit complète m'entoure, j'ai la conception difficile et lente, tous mes sens sont hors d'état de fonctionner. Je voyage comme un aveugle. J'erre ainsi depuis longtemps.

C'est par un bienfait inespéré qu'il m'est permis de vous conter mes malheurs. J'ai senti que vous seriez bons pour moi, un fluide bienfaisant m'unit à vous. Quelle douceur!...

Je suis si coupable. Ah! que j'ai péché! Je le sais, je le déplore et je ne peux réparer le mal que j'ai commis.

Je voudrais pouvoir vous dire toutes mes fautes, vous narrer ma vie... Mais non, ma douleur... ma honte... Que faire? Quel tourment que le mien. Durera-t-il toujours?...

Je ne puis prier. Quand je veux le faire toute autre chose vient détourner ma pensée. C'est plus fort que moi.

R.

DEMANDE. — Y a-t-il longtemps que vous vous trouvez dans ce triste état?

RÉPONSE. — Je ne puis vous dire depuis combien de temps, tellement chaque minute me paraît une éternité. Les fautes que j'expie ne sont pas de ma dernière existence, mais dans cette dernière j'en ai ajouté quelques-unes moins graves. Malédiction!

DEMANDE. — A votre retour dans la vie spirituelle cet état a-t-il eu lieu immédiatement ou n'est-il venu que progressivement?

RÉPONSE. — Je ne sais comment je me suis trouvé parmi les Esprits, mais je sais que j'y suis. Je n'ai vu ni pleurs, ni enterrement, ni deuil, ni rien de ce qui accompagne une cérémonie mortuaire.

DEMANDE. — Ne vous rappelez-vous pas non plus la fin de votre vie?

RÉPONSE. — Je me souviens être mort misérablement, et j'entends encore une vieille qui disait avec un gros soupir : C'est fini. .

DEMANDE. — Êtes-vous venu ici avec le seul espoir d'éprouver un adoucissement à vos souffrances?

RÉPONSE. — Je ne sais. Mon reste de bon sens a été pour moi l'étoile miraculeuse des mages, et vous êtes le sauveur. J'ai voulu, pour une fois du moins, épancher ma douleur, la voir comprise. J'ai voulu sentir du bien-être un instant seulement, pour rentrer dans l'oubli, dans la souffrance éternelle.

Oui, il existe bien cet enfer annoncé par les prêtres. Pourquoi n'y ai-je jamais cru? Mais aujourd'hui le fait lui-même. . Si vous pouviez seulement en voir un coin, vous travailleriez à l'éviter. Il n'est pas

de flammes, il n'y manque pas de fraîcheur, mais il est comme nous nous le créons par nos fautes. Pourtant... mais oui c'est cela... Une lueur d'espoir... mais oui, c'est bien cela, c'est un lieu de tourments éternels.

DEMANDE. — Vous vous trompez. Croyez que vos souffrances auront un terme. Nous avons eu souvent l'occasion de voir des Esprits malheureux comme vous, devenir avec le temps des Esprits bons et heureux. Faites un effort, tâchez de prier Dieu; il est bon et miséricordieux quoique juste; il n'est pas un Dieu vengeur. Priez-le d'un cœur fervent et repentant Il vous donnera les moyens de réparer le mal que vous avez fait. Nous prierons aussi pour vous, pour vous voir content et heureux au milieu des bons Esprits.

RÉPONSE. — Ma faute est sans remède. Je vais essayer de profiter de votre conseil. Merci.

LE GUIDE. — Cet Esprit souffre énormément. Lorsqu'il jouira un peu plus de ses sens, ses souffrances augmenteront encore. Il s'en faut de beaucoup qu'elles touchent à leur fin. Il a été très criminel et d'un crime journalier. Abandonner sa famille pour chercher ailleurs les jouissances, était pour lui peu de chose.

Que ceci vous soit profitable.

Quelles observations pouvons-nous faire sur cette communication ?

1° Qu'un Esprit peut se trouver dans des circonstances à ne pouvoir prier Dieu et demander assistance aux bons Esprits, quoiqu'il en ait peut-être le désir ou l'intuition.

2° Qu'il peut être privé d'une partie de l'usage de ses facultés et avoir conscience de lui-même en sentant les idées lui échapper, en étant ballotté dans l'espace comme la feuille qui tombe de l'arbre.

3° Souffrir et souffrir si longtemps qu'il croit que son état ne peut plus changer, que l'éternité s'écoulera sans apporter une ombre de bonheur.

4° Que la punition est une résultante exacte des infractions à la loi divine : « L'enfer, dit cet Esprit, est comme nous nous le créons par nos fautes. »

CH. M.

AUTRE COMMUNICATION

Jeudi, le 23 novembre 1876.

Je reprends mes citations déjà faites et je vous dis: Une seule chose est nécessaire, « servir Dieu » ! Qu'entendez-vous par servir Dieu ? Dieu, mes frères, n'appartient pas plus à une religion qu'à une autre; il est le sommet de la perfection, ou plutôt la perfection elle-même, par conséquent toutes les agitations de ce monde pour savoir quel est celui qui se rapproche davantage de lui sont vaines. Etant le père de tous les êtres créés, chacun jouit des mêmes droits et c'est au jour de leur avancement qu'une plus grande somme d'épreuves d'abord

et de travail ensuite leur est imposé. Il n'y a donc aux yeux de Dieu ni religion plus véritable, ni culte privilégié; à ses yeux la volonté de faire le bien, le dévouement à l'humanité, le désir du perfectionnement général et le travail aux siens propres, malgré les vicissitudes de la vie, est ce qui constitue la vraie, la seule religion. Par conséquent dans toutes les positions, à tous les degrés de l'échelle sociale, l'homme peut, l'homme doit servir son Dieu. Il est temps que la partie civilisée du monde apprenne à laisser de côté les superstitions dignes d'un autre âge et la minutieuse pratique, qui n'ont d'autre but que de donner une occupation puérole à l'esprit pour l'empêcher de se lancer vers la vérité. Il est bon qu'aujourd'hui on fasse justice de tous ces enfantillages et que tous ces chaînons de la grande chaîne, que cette génération a rompus, soit totalement couvert par l'oubli. Vous aussi, mes frères, vous pouvez vous unir et opposer aux pélerinages, aux bénédictions, aux confréries de tant d'espèces, une association simple et grande : L'association du travail ; un culte unique et qui est l'acte d'adoration le plus complet envers la Divinité — celui de la Vérité, de la raison!

Si vous êtes unis, si vos forces agissant ensemble, sont dirigées vers le même but, vous arriverez lentement peut-être, mais vous arriverez à imposer vos idées, car les Esprits droits, les Esprits découragés par l'insuffisance des pratiques religieuses d'aujourd'hui, insuffisances spirituelles bien entendu, les Esprit trompés par de fausses apparences viendront à vous et, comme les noyés, se cramponneront à vos idées philosophiques seules capables d'apaiser leurs souffrances, de les aider à grandir et de mettre une fin à leurs hésitations et à leurs doutes. Vous êtes des travailleurs qui possédez l'outil perfectionné, sachez vous en servir et vous en servir avec intelligence, ne vous placez pas les uns à une extrémité des champs, les autres à l'autre et montrez que le vrai serviteur de Dieu doit s'oublier lui-même, mettre de côté ses propres tendances quand il est question de travailler à l'union générale.

LAMENAI.

UNE MYSTIFICATION

Celui qui entrerait pour la première fois dans une église catholique, serait d'abord bien étonné d'y voir tant de saints, de saintes, d'anges, de vierges, etc. le tout en plâtre, bois, argent et or. Mais s'il assistait aux vêpres et qu'il comprît le chant des prêtres, il devrait se dire que les fidèles sont bien fous de se laisser mystifier et berné d'une semblable façon. Voici en effet ce que disent les prêtres pour ceux qui révèrent et se prosternent devant les statues :

« Leurs faux dieux sont de l'or et de l'argent, un ouvrage de main d'homme.

» Ils ont une bouche, et ne parlent point ; ils ont un nez et ne sentent point ;

» Des mains, et ne touchent point ; des pieds, et ne marchent point ; ils ne rendent aucun son de leur gosier.

» Ceux qui les font, et tout ceux qui s'y confient, leur deviendront semblables. » (PSAUME CXV).

CH. M.

BIBLIOGRAPHIE

Entretiens sur le Spiritisme; comment on doit le comprendre, l'interroger et l'étudier, par M. F. Vallès, inspecteur général honoraire des Pont et chaussées. — Tours, imprimerie Juliot, rue Royale, 53. — Librairie des sciences psychologiques, Paris, rue Neuve des Petits-Champs, 5.

Nous avons lu ce livre attentivement et avec beaucoup de plaisir. Il est bien écrit; le style est soigné et la propriété des mots, bien observée. Traitant un sujet abstrait, il est cependant agréable à lire par l'ordre et la clarté qui y règnent. L'auteur emporte les difficultés qu'il rencontre sous sa plume par des comparaisons tout-à-fait heureuses. Il a voulu être bien compris, et il y est certainement parvenu.

L'auteur examine surtout le Spiritisme au point de vue scientifique. Il ne recherche pourtant pas les médiumnités à effets surprenants, mais il étudie la plus répandue, la plus humble et la plus belle sous son apparente simplicité : la médiumnité écrivante. Il désire que les présidents des groupes observent, analysent et séparent tout ce qui leur vient du monde des Esprits, rejetant impitoyablement toute gangue impure, mais découvrant et faisant resplendir au jour les pierres précieuses.

L'auteur est avant tout un homme pratique et raisonnable, il s'est dit que dans un pareil sujet, l'exemple devait soutenir le précepte. Le but qu'il poursuit se voit clairement dans ces lignes :

« Mais après avoir rappelé les principes, il nous a paru utile de montrer à l'aide d'exemples, comment il nous est possible de les mettre en pratique; comment nous devons nous y prendre pour discerner, dans les dires des Esprits, ce qui est bon et vrai de ce qui est funeste et menteur.

» C'est dans l'intention de réaliser ce projet que nous avons procédé à l'analyse détaillée de diverses communications, les unes bonnes, les autres mauvaises, d'autres enfin présentant un mélange de vérités et d'erreurs. Il ne nous reste qu'un souhait à former, c'est que ces principes éclairés et fortifiés par des applications, contribuent à diminuer la part encore trop grande de la curiosité, des futilités, des petits intérêts personnels, dans la pratique du Spiritisme, et nous poussent de plus en plus dans la voie des études sérieusement morales et scientifiques, seules capables d'imprimer au progrès, une marche rapide et féconde. »

Autant par les communications qu'il analyse que par les études qui en résortent et y font suite, ce livre mérite non-seulement d'être lu mais aussi mérité par les présidents des groupes. Le champ en est assez resserré, mais en revanche, il est d'autant mieux cultivé.

Les évocateurs et les médiums inexpérimentés trouveront là une bonne ligne de conduite; les découragés qui pour avoir trop cru ne croient plus assez, verront que toutes les communications des Esprits sont profitables à celui qui apprend à les étudier et à les discerner, ils pourront retrouver à la lecture de ce livre leur première ardeur pour le Spiritisme.

Nous savons gré à M. Vallès d'être resté dans le vrai Spiritisme, trop de spirites s'engagent aujourd'hui dans des chemins de traverse qui ne sont nullement celui de cet esprit si droit que nous nommons avec raison le Maître, et nous pouvons classer les *Entretiens sur le Spiritisme* parmi les meilleurs ouvrages traitant de la doctrine (1).

CH. MARCQ.

UN BAPTÊME SPIRITE

Le dimanche 19 octobre la Société *l'Union* a assisté, en son local à un touchante cérémonie : la réception d'un nouveau-né, fils de l'un des membres. Le parrain et la marraine étaient également des spirites. Voilà un courageux exemple à suivre. C'est, nous dit-on, la 3^e fois que, depuis sa fondation *l'Union* reçoit de cette manière un aspirant spirite. Nous publions ici l'instruction et les prières faites à ce sujet par le président de la Société.

Instructions pour les parents et les parrains

Chers frère et sœur, qui nous présentez en ce moment le fruit de votre amour, soyez félicités du courage que vous avez montré en osant rompre avec les errements de la superstition, en affrontant le-Qu'en dira-t-on.

Dieu vous a fait connaître la vérité, il a mis dans vos cœurs l'amour du bien et celui du prochain, et il vous fait un devoir de répandre cette vérité, d'inculquer aux autres ces sentiments que vous puisez dans notre sainte doctrine; c'est dans votre famille surtout que vous devez exercer cet apostolat et c'est pour cela que le Seigneur vous a confié cet enfant.

N'oubliez pas, chers frère et sœur, que c'est là un dépôt précieux que Dieu vous a donné à garder, que vous devez non-seulement le garder, mais encore l'embellir de tous les dons, le préparer pour le grand combat de la vie. Cette tâche vous sera facile pour le présent, n'ayant à soigner que l'enveloppe de l'âme, c'est-à-dire le corps. Mais bientôt, elle se compliquera, elle prendra une importance immense, c'est lorsque la raison sera venue abriter ce corps aujourd'hui si fragile.

Alors, veillant à tous instants et sur vous-mêmes et sur lui, vous devrez réprimer ses instincts vicieux, développer ses bons sentiments et lui enseigner la vérité qu'il vous a été donné d'entrevoir.

Vous lui apprendrez à aimer Dieu et à admirer sa main puissante dans toute la création, vous lui apprendrez que tous les hommes, quelles que soient leur

(1) En vente chez d'Heur, rue du Pont-d'Ile, 24 ; prix: 4 fr.

couleur ou leurs croyances sont les enfants de ce bon père, qu'ils sont tous frères et que leur plus éminent devoir est de s'aimer les uns les autres et de s'entr'aider en toute occasion. Et lorsque le temps sera venu, vous lui mettrez en mains les livres sublimes qui renferment les consolantes vérités du Spiritisme, afin qu'il s'abreuve à la source d'eau vive et qu'il y achève son instruction morale.

Que si Dieu vous rappelait à lui avant que vous ayez pu remplir envers votre fils tous vos sacrés devoirs, son parrain et sa marraine vous remplacent auprès de lui. Qu'ils sachent donc, que quoiqu'ils ne prennent pas ici d'engagements solennels comme il est d'usage dans les Eglises de toute espèce, Dieu n'en prend pas moins acte de la promesse qu'ils font tacitement en acceptant de nous présenter avec vous le jeune Jean Pierre Joseph Maxhleau. Nous en avons le ferme espoir, ils sauront rester dignes de la mission que vous leur confiez aujourd'hui et ils vous aideront à remplir également la vôtre. Puissent nos chers protecteurs spirituels leur inculquer ainsi qu'à vous toutes les pensées salutaires, toutes les vertus qu'à votre tour vous devrez enseigner à votre fils.

PRIÈRE

Dieu bon et puissant, père miséricordieux qui as daigné renvoyer ici bas l'esprit habitant de ce petit corps pour qu'il y vienne continuer ou achever son épuration, nous te remercions en son nom et nous te supplions d'étendre ta main miséricordieuse non-seulement sur l'enfant, mais encore sa famille. Nous te remercions de ce que tu as veillé sur la mère, pendant les douleurs de l'enfantement et nous te prions de mettre en son cœur le sentiment de la gravité de sa mission. Permits, ô Dieu, aux bons Esprits de nos chers défunts, d'assister ce réincarné pendant sa courte apparition sur la terre, afin qu'après avoir accompli sa mission, il puisse se présenter devant ton divin tribunal et recevoir la récompense promise à ceux qui ont fait fructifier la divine semence.

Puissent aussi nos bons guides, nos amis de l'espace entourer les parents, parrain et marraine de leurs bons fluides, leur inspirer tout ce qui peut être profitable à ce cher enfant tant pour son bien-être matériel que pour son bonheur à venir.

Béni, ô Dieu, ce nouveau champion qui entre dans la lice et donne-lui les armes dont il a besoin pour combattre avec fruit. Plus heureux que nous il n'aura pas à se dépouiller plus tard du bagage de la superstition, il ne rougira pas de se dire Spirite. Il fera éclater les grandes et sublimes vérités et il montrera aux hommes que ce n'est pas l'eau du baptême qui sauve mais la vérité qui vivifie; il leur dira et il montrera par ses actes que : Hors la charité il n'y a pas de salut.

Dès ce moment nous considérons comme un des nôtres le jeune J. P. J. M. et nous aurons pour lui tous les sentiments que la solidarité nous impose.

NÉCROLOGIE

Le mois passé est mort à Liège notre frère Constantin Delhez, D^r de l'Enseignement à Vienne, auteur de plusieurs ouvrages, fondateur d'un journal spirite et président de Groupe. Nous le recommandons au souvenir des ff.

AVIS

Aussitôt que nous aurons mis au courant notre correspondance, en retard par suite d'indisposition, nous ferons l'expédition du livre de prières aux souscripteurs.

L. R.

Le directeur de *la Revue* serait infiniment reconnaissant à ses abonnés s'ils voulaient bien l'avertir avant janvier prochain, en cas qu'ils fussent d'avis de résilier leurs abonnements. Il désirerait savoir le nombre d'abonnés sur lequel il peut compter pour commencer l'année 1880. Tout nouvel abonné recevra comme prime la collection de 1878 moyennant un versement de un fr. pour les frais de port, ou d'un recueil de prières contre 0,25 c.

VARIÉTÉS

La réunion des principaux chefs de Groupes de la Belgique s'est tenue à Bruxelles le 28 septembre. L'assemblée se composait d'une trentaine de personnes venues de tous les points du pays. Ouverte à 2 1/2 heures, la séance était présidée par M. Martin et les fonctions de secrétaire étaient remplies par M. Ch. Fritz. M. le Président donne lecture du 1^{er} article à l'ordre du jour. Plusieurs membres prennent part à la discussion et l'assemblée exprime le vœu de voir s'établir, au sein de toutes les Sociétés, des réunions religieuses le dimanche. Ces réunions s'ouvriraient par une prière, laquelle serait suivie d'une lecture ou conférence. Une prière ou un chant terminerait la séance.

Le deuxième objet était l'organisation de l'enseignement spirite. Nous résumons la discussion en disant que les groupes seront invités à instruire les enfants de leurs membres. Un catéchisme étant nécessaire, de l'avis de tous, M. Quérans annonce qu'un membre de l'*Union* de Liège vient d'en terminer un. L'assemblée est d'avis qu'avant d'être publié, ce livre soit examiné par les principaux groupes et approuvé s'il y a lieu. M. Quérans ajoute qu'il croit pouvoir affirmer que l'auteur ne se refusera pas à cette condition.

Il ajoute quelques mots sur la nécessité d'organiser des missions spiritiques, c'est-à-dire des séances religieuses et des conférences. La Société de Liège a inauguré ce système et a déjà pu se convaincre des fruits excellents qu'il produit.

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire in-extenso le compte-rendu que nos lecteurs trouveront dans le *Moniteur*, mais outre qu'il ferait double emploi, notre cadre se trouverait trop restreint pour les matières plus importantes que nous publions.

L. R.